

7 SEPTEMBRE > BD France

Et la lumière fut

Eclairant toute la scène d'une tentative d'assassinat à partir de seulement trois secondes de la trajectoire fulgurante d'un photon, **Marc-Antoine Mathieu** signe une performance graphique aussi fascinante que ludique.



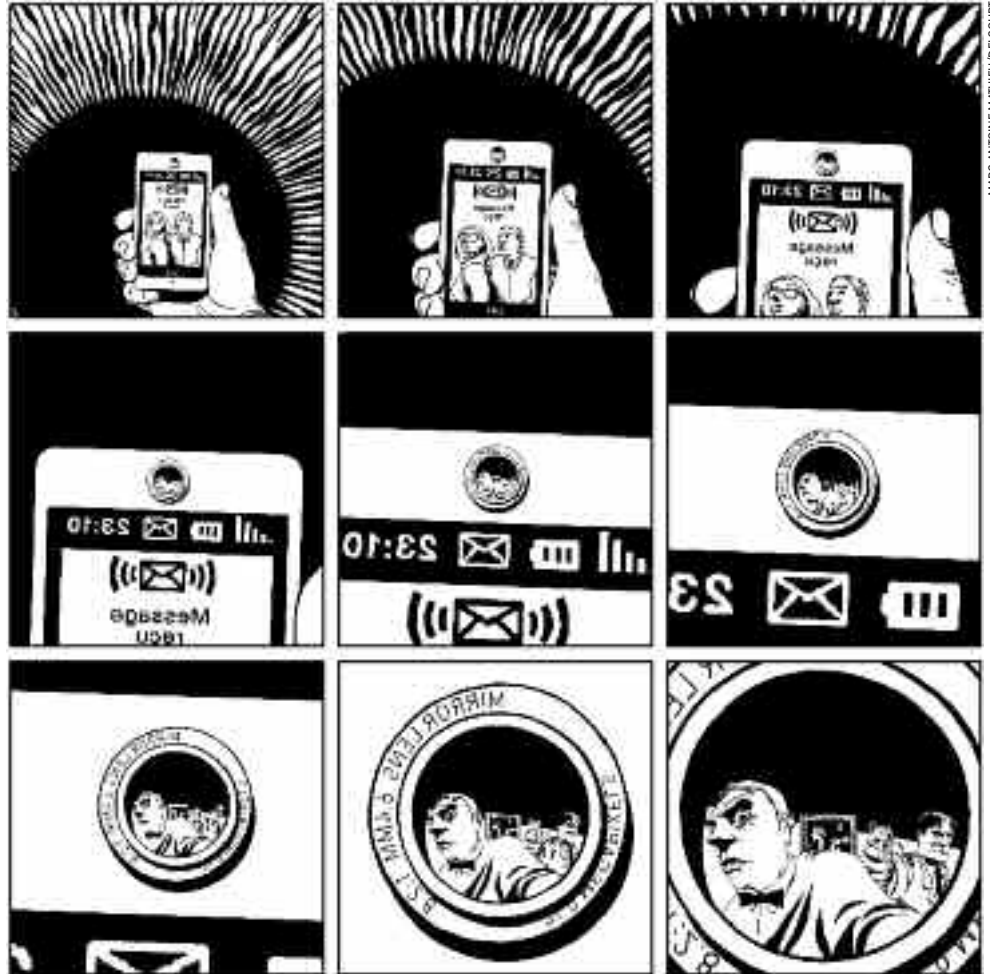
Le nouvel album de Marc-Antoine Mathieu comprend soixante-six planches carrées de neuf cases tout aussi carrées et d'égale dimension, plus une planche de huit, et il n'y a là rien que de

très banal. Mais, de manière plus inattendue, ces 602 vignettes muettes ne détaillent en tout et pour tout qu'un laps de temps de trois petites secondes, le temps d'un cri ou d'un coup de feu. Plus surprenant encore, le dessinateur parvient à y ramasser toutes les données nécessaires à une enquête quasi policière, à laquelle il convie le lecteur. Il propose ainsi une performance graphique et ludique tout à fait inédite.

Marc-Antoine Mathieu arrache à l'espace-temps planétaire une microtranche de vie terrienne à l'instant dramatique où, dans une ville de Suisse, un assassinat est sur le point de se commettre. Il est difficile de détailler l'intrigue sans priver le lecteur du plaisir de son décodage, qui constitue le premier intérêt de cette œuvre étrange et envoûtante. Disons qu'elle traite d'un complot et de corruption dans l'univers du football international, et aussi que, comme dans tout polar qui se respecte, les apparences y sont souvent trompeuses.

Précisons surtout que c'est un simple photon, invisible et silencieux, qui joue le rôle du guide. A la vitesse de la lumière – quelque 300 000 kilomètres par seconde, faut-il le rappeler ? –, il éclaire et même illumine la scène du drame en la parcourant en tous sens du dedans au dehors, du plus près au plus lointain, jusqu'aux confins de l'espace interstellaire. Le voilà qui ricoche et rebondit sur un œil, une ampoule, un miroir ou... un satellite. Le voici qui explore les reflets dans leur tréfonds, dévoilant sans cesse des aspects nouveaux d'une problématique qui nous échappe toujours plus ; qui se déforme à mesure qu'elle prend forme.

Comme dans les autres œuvres de l'auteur, au premier rang desquelles la série des aventures de *Julius Corentin Acquefacques*, prisonnier des rêves (dont *L'origine*, *Le processus* ou *La 2,333^e dimension*), le fil narratif est servi par la préci-



MARC-ANTOINE MATHIEU/DEL COURT

C'est un simple photon, invisible et silencieux, qui joue le rôle du guide. Il éclaire et même illumine la scène du drame en la parcourant en tous sens du dedans au dehors, du plus près au plus lointain, jusqu'aux confins de l'espace interstellaire.

sion presque mathématique du dessin, toujours en noir et blanc. Angles, perspectives, proportions, ombres et contrastes sont soigneusement

ciselés, jusque dans leurs déséquilibres, qui font penser aux fameux dessins du Néerlandais Maurits Cornelis Escher (1898-1972), qui affichait un style graphique d'une extrême rigueur pour représenter des constructions impossibles.

L'ouvrage est livré avec un code qui donne accès gratuitement à sa version numérique sur le site de Delcourt. Une occasion de prolonger l'expérience. Les plus extrémistes pourront même faire fonctionner le puissant zoom graphique de Marc-Antoine Mathieu à sa vitesse réelle, et s'offrir, au rythme de 200 images/seconde, un flash de trois secondes chrono. **FABRICE PIAULT**

Marc-Antoine Mathieu

3''

DEL COURT

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 14,95 EUROS ; 72 P. N & B

ISBN : 978-2-7560-2595-7

SORTIE : 7 SEPTEMBRE



9 782756 025957

18 AOÛT > ROMAN France

La recluse

Carole Martinez fait entendre la voix d'une emmurée au XII^e siècle, dans un Moyen Âge brutal et superstitieux.



Les débats sur l'autofiction, Carole Martinez ne risque pas d'y participer. Voilà une romancière à l'imaginaire tourné vers des « jadis et des naguère », des atrefois de légendes et de superstitions, qui offre sa prose de conteuse flamboyante à des

femmes extraordinaires qu'elle sort des coins sombres de l'Histoire. *Le cœur cousu*, son premier roman paru en février 2007, succès inattendu, racontait le destin à la fin du XIX^e siècle de l'Andalouse Frasquita, épopée inspirée d'une de ses ancêtres. Ici, la romancière remonte plus loin encore pour prêter sa voix à une « héroïne » d'il y a huit siècles. Oyez, oyez l'histoire de « la vierge des Murmures », Esclarmonde, fille d'un seigneur de Bourgogne, qui en l'an 1187, à 15 ans, choisit d'être emmurée vivante et tenue prisonnière à vie dans une cellule pour échapper au sort commun des femmes d'alors qu'elle connaîtrait en épousant le brutal Lothaire, benjamin de la famille du château de Monfaucon. Une toute jeune fille qui se tranche l'oreille le jour de son mariage pour signifier son refus de n'être « qu'un pudique récipient que les grossesses successives finiraient par emporter ».



Le château-forteresse des Murmures se dresse en haut d'une falaise abrupte surplombant la Loue et ses eaux vertes. Le maître des lieux fait construire la prison de son unique fille contre les murs de la chapelle édifiée en l'honneur de sainte Agnès, devenue martyre à 13 ans pour n'avoir voulu d'autre amant que le Christ. La tombe est plutôt « confortable », du moins selon les critères de l'époque : une cheminée, une « fenestrelle » barrée de grilles et équipée de volets qui permet à la recluse de voir l'érable de la cour, et même un bout de ciel. Un « hagioscope » a été percé dans le mur mitoyen de la chapelle, trou par lequel elle peut voir l'autel et entendre les voix. Une servante attachée à son service la nourrit, et la paille de la fosse où elle dort est changée régulièrement... L'emmurée prie presque nuit et jour.

On ne va pas aller plus loin dans la suite de l'his-

toire pour ne pas rompre le charme de l'enchaînement des événements naturels et merveilleux qui surviennent au domaine des Murmures pendant les cinq premières années d'enfermement de la pieuse, ni dévoiler pourquoi la jeune fille devient prophétesse, le mari refusé se métamorphose en poète, le père part pour les croisades et la mort déserte le fief... En trouvère contemporaine, Carole Martinez ménage les effets des sortilèges de son récit. Faisant notamment de cette expérience mystique une découverte sensuelle, charnelle. De son réduit, Esclarmonde vit plus de vies que si elle était dehors, et la vue d'une fraise des bois, aperçue de sa fenêtre, lui apparaît comme « l'infini à portée de bouche ».

Carole Martinez sertit dans ses phrases enluminées la parole des femmes de ce temps-là, imaginant leur vie sous tutelle éternelle, leurs rêves de liberté, cette histoire floue des « dames du XII^e siècle », « un reflet, vacillant, déformé », comme le dit en exergue le médiéviste Georges Duby. Tendez l'oreille avec elle, au-dessus du gouffre des siècles, pour « y puiser les voix liquides des femmes oubliées ».

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Carole Martinez

Du domaine des Murmures

GALLIMARD

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-07-013149-5

Sortie : 18 AOÛT



9 782070 131495

24 AOÛT > ROMAN France

Frère de cendres

L'auteur de *Morts imaginaires*, **Michel Schneider**, fait sous forme de roman autobiographique une adresse à son défunt frère, Bernard, d'un lyrisme superbement maîtrisé.



Certains écrivent pour tuer le père. Michel Schneider, ou plutôt son double littéraire et narrateur de *Comme une ombre*, c'est pour faire revivre son frère, Bernard, de huit ans son aîné, « un être violent, au visage très doux, avec de grands yeux bruns et des

cheveux noirs plaqués aux tempes en longues mèches « en ailes de corbeaux ». [...] Un air hidalgo très à la mode dans les années 1950 ». Que reste-t-il de la vie d'un être mortel, sinon ce dont veulent bien se souvenir ceux qui l'ont connu et aimé ? « Une inscription tombale suffirait : Bernard Forger, 1936-1976. » Mais ça ne suffit pas. Les fantômes n'ont pas l'oubli facile. Si vos activités de vivants occultent leur présence, eux se souviennent de vous et réclament leur dû d'amour et de mémoire.

L'écrivain Michel Forger anime une émission musicale à la radio, il passe l'*Ouverture de Manfred*

de Schumann, et c'était comme s'il eût fait tourner les tables, Bernard surgit d'entre les ombres. Il évoque malgré lui, tel un lapsus, ce « frère qu'on aime et qu'on hait », « frère perdu et maudit », « frère qui détient à jamais une part de votre vérité ». C'est avec Bernard que Michel découvre la musique, pas celle des parents mélomanes, mais le jazz. Le grand frère fait écouter au cadet, au « Fil de fer », au « p'tit con », et une kyrielle d'autres surnoms aussi peu amènes dont il l'affuble, *Petite Fleur* de Sydney Bechet ; quand Bernard est appelé en Algérie, il lègue à Michel sa collection de disques ; plus tard il lui offre le premier enregistrement en microsillon de l'*Adagio* d'Albinoni...

Ce n'est pas seulement la musique, mais aussi les films, la piscine, les filles, l'amour, c'est-à-dire le manque, ce pressentiment de la mort, que Bernard fait partager à Michel. La lettre d'une auditrice parvient à l'animateur écrivain : elle parle de la peau de Bernard, son eau de toilette *Old Spice* et son odeur de tabac... L. fut « la femme que Bernard n'avait jamais cessé d'aimer » et également la maîtresse de Michel, qui ne l'a pas aimée – c'est que L. et Michel aimaient certainement le même homme. Pour démêler l'écheveau de ces amours

paradoxaux, le narrateur va enquêter, rendre visite à L., aujourd'hui vieille dame retirée, mais aussi revisiter son enfance dans la maison de Melun. Le roman nous entraîne chez les Forger – grande bourgeoisie déclassée, des brasseurs de l'Est ruinés – qui n'ont plus que les livres et la culture en héritage. Sept enfants, dont deux seulement sont de mêmes parents. Le père, Laurent, homosexuel honteux et triste, qui reconnaîtra tous les rejetons de sa femme. La mère, douairière abusivement aimante, d'origine roumaine, jadis grande violoniste mais depuis longtemps alcoolique. Bernard est parti se battre dans les Aurès avec son régiment de paras (sur les assassinats, les viols, la torture, il ne dira rien). Il en ressort vivant, mais, de retour dans

le civil, il est mort. La violence de la guerre n'aura pas eu raison de sa violence et de sa propre guerre, intérieures. Il se survit à lui-même pendant vingt ans avant de se tirer une balle dans la poitrine. SEAN J. ROSE

Michel Schneider

Comme une ombre

GRASSET

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-246-76181-5

Sortie : 24 AOÛT



9 782246 761815

24 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Philosophie dans le parloir

Un intervenant en milieu carcéral se laisse séduire et manque de déraiper.



Au-delà de la théorie pure, la philosophie connaît aujourd'hui des applications très concrètes : par exemple faire passer un peu le temps à des détenus condamnés à de longues peines, les amener à réfléchir à leurs actes, voire à s'amender. Une pratique qui permet aussi à des enseignants volontaires de toucher du doigt un système carcéral aussi peu reluisant qu'opaque ; un monde en marge, avec ses propres codes, un royaume de l'omerta, mais plus poreux qu'on ne veut bien le croire.

C'est cette réalité que découvre un jour Lazare Vilain, un jeune philosophe invité à dispenser son enseignement à quelques taulards de la maison d'arrêt de Nîmes. Sans idéologie préconçue, mais sans doute aussi parce que, dans sa vie personnelle, il s'ennuie ferme, il va plus que s'intéresser à ses élèves. Certes, il adapte le contenu de ses cours à son public, mais sans concession. Socrate, Descartes ou Schopenhauer se retrouvent ainsi lus et commentés derrière les barreaux. Lazare reprend à son compte la maïeutique teintée d'empathie pratiquée par l'Athé-

nien : il amène ainsi ses élèves à se raconter (presque à se confesser), avec un mélange d'humour et d'émotion.

Mais il a le cœur trop sensible. Il se laisse pervertir par la belle Leïla, soi-disant prof de musique, laquelle le met en contact avec M. Riccioli, un caïd de la pègre dans tout le Midi. Le philosophe devient porteur d'enveloppes, de messages, complice de toutes sortes de trafics entre l'extérieur et la prison. Bien sûr, il fait ça pour l'argent, mais aussi pour éprouver le frisson du danger et conquérir enfin le cœur de la mystérieuse Leïla. Inutile de dire que les apparences sont trompeuses et que tout ne va pas se dérouler selon ce que ses « amis » ont promis à leur pigeon presque parfait...

Pour son premier roman – puisé en partie dans sa propre expérience (il est lui-même philosophe « outdoor ») –, **Alain Guyard** a concocté un cocktail de roman d'amour et de satire sociale, avec un zeste d'espionnage. Pour l'inspiration et le style, on pense à San-Antonio, à Audiard : c'est original, drôle et gentiment subversif.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Alain Guyard

La zonzone

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-84263-675-3

SORTIE : 24 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN France

Face-à-face avec le bourreau



Le 28 juin 1971 mourait d'une crise cardiaque, dans sa cellule de la prison de Düsseldorf où il purgeait depuis peu une peine de réclusion criminelle, un homme dont la justice et l'Histoire considéraient

qu'il avait pris part très directement à l'assassinat, près de trente ans auparavant, de 900 000 personnes. Franz Stangl, fils d'un veilleur de nuit autrichien, policier zélé, converti aux vertus d'efficacité du III^e Reich plus qu'à son idéologie, avait dirigé successivement les camps d'extermination de Sobibor et de Treblinka. Après la défaite, il y avait eu pour lui la fuite, vers la Syrie et finalement le Brésil, et leur promesse de vie nouvelle et de félicité domestique loin des miasmes de l'Histoire... Traqué et finalement débusqué, extradé vers l'Allemagne en 1967, Stangl, tout au long de

son procès, rejouera le « théorème d'Eichman » sur son irresponsabilité en tant que simple exécutant. Pourtant, à l'issue du verdict, il acceptera de recevoir la journaliste et écrivaine Gitta Sereny (*Au fond des ténèbres*, Denoël, 2007), s'entretiendra longuement avec elle



Dominique Sigaud

et, la veille de sa mort, lâchera dans un souffle « *je n'ai plus despoir* », puis « *à présent, j'ai tout dit pour la première fois* ».

Cet aveu où tremble, même peu, même mal, même tard, comme un faible éclat de vérité est le « rosebud » du beau nouveau livre de **Dominique Sigaud**, *Franz Stangl et moi*, avec lequel l'auteure de *L'hypothèse du désert* fait son entrée sous la bannière bleue des éditions Stock. A la banalité du mal et à la présence du désastre, elle se collette depuis toujours, d'abord journaliste sur le théâtre des opérations, ensuite, depuis quinze ans et presque autant de livres, au fil de l'une des œuvres les plus ardemment douloureuses d'aujourd'hui. Ce face-à-face avec le bourreau, où Dominique Sigaud prête, selon ses termes, à la littérature le pouvoir d'être « *une décolonisation intérieure* », est plus que fascinant, il est nécessaire. **O. M.**

Dominique Sigaud

Franz Stangl et moi

STOCK

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-234-07009-7

SORTIE : 17 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN France

Les guerres de Kaplan

Xavi Molia nous entraîne dans un Paris futuriste à la rencontre d'un homme qui perd sa femme et ses ultimes illusions.



Paris, dans quelque temps. Ce n'est pas la fin du monde, mais cela y ressemble. Une guerre civile terrible fait rage, déchirant la ville, le pays tout entier. Une pandémie décime la population (avec une préférence marquée pour les porteurs du rhésus sanguin AB) et la dresse en deux camps irréconciliables, les « infectés » et les autres. Au milieu de ce pandémonium, de cette chambre des désastres, Antoine Kaplan, un médecin chargé de repérer les sujets porteurs du virus, a du vague à l'âme. Sa femme, Hélène, une scénariste de bande dessinée ayant eu par le passé maille à partir avec les autorités, a disparu, sans laisser d'adresse. Et ce chagrin se substitue peu à peu pour le docteur mélancolique à la tragédie nationale.

Cela est une des façons possibles de raconter *Avant de disparaître*, le nouveau roman de Xavi Molia. Il y en aurait d'autres, tout aussi inattendues et gorgées d'une belle jouissance du romanesque. Découvert à 22 ans avec la publication d'un déjà très intrigant *Fourbi* (Gallimard, 2000),

Xavi Molia révèle ici un nouveau pan de son talent. Ce récit d'anticipation sentimental et horrifique n'est pas sans rappeler – et peut-être le tropisme basque de leurs auteurs n'y est pas étranger – *Les derniers jours du monde* de Dominique Noguez. Ici aussi, la fin d'une histoire coïncide avec celle de l'Histoire. Molia y introduit, sans que cela nuise jamais à la fluidité du récit, des variations morales et politiques, qui ne surprendront pas les familiers de son œuvre, et notamment les spectateurs de son récent et très réussi premier long-métrage de cinéma, *Huit fois debout*. Antoine Kaplan divague entre les ruines de son amour mort et celles du pays, de son organisation sociale. Il n'est peut-être pas indifférent de noter qu'il porte le nom du personnage que ne se résout pas à être Cary Grant dans *La mort aux trousses*. Lui aussi ne sait plus très bien où il en est, ni ce que lui veut le monde. En tous cas, il n'en attend plus rien. Si ce n'est, puisque ce roman est un feu d'artifice d'intelligence et d'imagination, le bouquet final.

OLIVIER MONY

Xavi Molia

Avant de disparaître

SEUIL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19,80 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-02-105419-4

SORTIE : 18 AOÛT



25 AOÛT > ROMAN Algérie

La quête des origines

Derrière la fiction, **Boualem Sansal** cultive ses racines et déplore la situation de l'Algérie.



Yazid, le narrateur, est le fier descendant de la tribu des Kadri, des commerçants nomades fixés dans un petit bled de l'Ouarsenis, Bordj Dakir, à 300 kilomètres au sud-ouest d'Alger. Né en 1949, il a connu une enfance chaotique dans une famille aussi secrète

que compliquée, avant d'être conduit à Alger, en 1957. C'est là qu'il a fait sa vie, modeste, comparée à celle de Djéda, sa riche grand-mère, maquerelle de haut vol qui avait établi sa pratique dans l'ancien palais de Ranovalana III, dernière reine de Madagascar exilée par les Français à Alger, où elle est morte en 1917. Entre autres possessions, le palais appartenait à Djéda, sacrée femme d'affaires, racheté bien plus tard par le « président de la République Abdelaziz I^{er} », comme l'appelle Sansal. Tout un symbole.

Autre symbole, aussi fort : la rue Darwin, dans le quartier de Belcourt, où Yazid a passé sa jeunesse, a été rebaptisée Benzined-Mohamed. Encore un signe de l'islamisation obscurantiste pratiquée par le FLN au pouvoir depuis 1962 et du communautarisme. A Belcourt, autrefois, cohabitaient musulmans, juifs, chrétiens, Arabes, Kabyles, Français. « De tout l'ancien peuple de Belcourt, il ne restait



personne », constate tristement Yazid lorsqu'il y revient, après la mort de sa mère, qu'il avait accompagnée à Paris afin qu'elle y soit mieux soignée. Peine perdue. Tombée dans le coma dès sa montée en avion, Karima n'en est sortie qu'un bref instant, pour envoyer son aîné à la quête de ses origines, rue Darwin.

A Paris, Yazid était arrivé à réunir autour de la « mamma » mourante presque toute sa nombreuse fratrie, éclatée à travers la planète : Marseille, Paris, le Canada, les Etats-Unis... Lui seul étant demeuré au pays. Ce faisant, il commence à apprendre, par bribes, des éléments de leurs vies : comment Karim le Marseillais a bien réussi, Nazim est devenu un nabab à Paris, Hédi, le benjamin, embrigadé par les djihadistes, s'est fait taliban... Tandis que Daoud a vécu son homosexualité sous le pseudonyme de David, à la fois provocant et pro-

tecteur. La famille l'avait ramené en France en extremis, où il est mort du sida...

Mais c'est à Alger, auprès de la vieille Farroudja, sa « seconde mère », au seuil elle aussi du tombeau, que Yazid apprendra le reste, le grand mystère sur sa filiation. Qu'il avait toujours pressenti, au fond, sans oser se l'avouer.

On laissera au lecteur de Boualem Sansal le plaisir de suivre Yazid dans son enquête et les méandres de sa mémoire. On prend également plaisir, comme souvent chez Sansal, à ces envolées satiriques, à ces diatribes contre cette Algérie « moderne » où il vit toujours, courageusement, mais dans laquelle il se reconnaît de moins en moins. A moins que « le printemps du jasmin », qui se répand un peu partout dans le monde arabe, ne mobilise à son tour une jeunesse algérienne qui se dit lasse du système qu'on lui impose depuis trop longtemps, de la corruption, de la misère, du manque total d'avenir auquel elle est condamnée, mais qui n'est pas encore parvenue à secouer le joug du pouvoir. Alors, si l'Algérie rejoint la Tunisie, l'Egypte et les autres pays dans leur lutte pour la liberté et la démocratie, Boualem Sansal se réjouira, et deviendra prophète en son pays. J.-C. P.

Boualem Sansal

Rue Darwin

GALLIMARD

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-07-013460-1

SORTIE : 25 AOÛT



9 782070 134601

18 AOÛT > ROMAN France

Vertiges de l'amour

Un magistral portrait de femme, entre passion et folie.



Comment se fait-il que, chaque jeudi durant des années, une femme française d'un certain âge vienne visiter un jeune Italien en prison à Sollicciano, près de Florence. Elle lui apporte des photocopies – tous les objets « en dur » sont interdits – qu'il lit en silence.

Puis ils échangent quelques propos, souvent violents, ou bien se taisent. Et elle s'en va.

La femme se prénomme Norma-Jean, comme Marilyn. Parce que son père était un GI basé en Normandie. Elle a dépassé la cinquantaine, et fut autrefois professeure de philosophie. Discipline qui ne lui a pas permis d'exorciser son vécu douloureux : son premier amour, un marin qui l'a violée, à la suite de quoi elle dut avorter de l'enfant qu'il lui avait fait, ainsi que la déliquescence du couple qu'elle forme avec Jean, devenu son mari après avoir été son psychanalyste. Tandis que celui-ci, en compagnie de son ami Karl, cinéaste raté, fait du bateau, Norma-Jean prend la fuite et part s'ins-

taller en Italie. A Empoli, entre Lucca et Florence. C'est-à-dire tout près de Sollicciano et de Marco. Son ancien élève, condamné à perpétuité pour avoir assassiné sa femme, Flora, qui le trompait.

Extradé vers son pays d'origine, Marco purge sa peine, et, grâce à Norma-Jean, collabore à une revue hebdomadaire chic, *L'Ange à part*, où ses articles sont remarqués. C'est cette chronique que, chaque jeudi, elle vient lui remettre de lire. Et c'est quand il

trouve une coquille ou que quelqu'un s'est permis de retoucher son texte que Marco entre en fureur. Voilà pour la partie émergente de l'intrigue du roman polyphonique d'**Ingrid Thobois**, telle qu'on la reconstitue peu à peu, au fil des récits successifs des principaux protagonistes, Norma-Jean, Jean, Marco. Le reste est constitué des rapports entre ces personnages, complexes, profonds, portés par une passion qui peut à tout moment basculer dans la folie. Ainsi, quand Norma-Jean, délirante, essaie



de faire interner Jean, sous prétexte qu'il se comporterait violemment avec elle, grâce à l'aide de la propre sœur de son mari, Claire. Elle est médecin, et ils sont fâchés depuis des années... Qui est « normal » et qui est fou, qui ment à qui, et comment peut évoluer la relation entre Norma-Jean et Marco, que tout sépare ?

On préservera, bien sûr, les mystères de ce livre magnétique, troisième roman d'une Ingrid Thobois toujours fascinée par les comportements ex-

trêmes, dans la « vraie vie »

comme dans la fiction. A 31 ans, la lauréate du prix du premier Roman 2007 (pour *Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés*, publié chez Phébus) maîtrise tout à fait une inspiration qui n'appartient qu'à elle.

J.-C. P.

Ingrid Thobois

Sollicciano

ZULMA

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-843-04565-3

SORTIE : 18 AOÛT



9 782843 045653

18 AOÛT > ROMAN France

Pacific palissades

Fabrice Pataut rejoint les éditions Pierre-Guillaume de Roux avec un nouveau roman complexe.



Bienvenue en Californie, avec son soleil, son sable fin, ses *highways*. En 2004, le climat a tendance à s'y assombrir. La télévision annonce même qu'on décapite des otages américains en Arabie saoudite. Le très intrigant nouveau roman de Fabrice Pataut entrecroise plusieurs personnages. Mme Cunningham, née Farris, a presque 65 ans. Cette veuve excentrique vit dans une propriété impressionnante dont le périmètre reproduit avec exactitude celui des Etats-Unis d'Amérique. Il lui arrive encore de rouler dans son vieux pick-up rouillé, de se laisser bercer par le jazz suave de Zoot Sims. La bande-son de ses 16 ans. Lorsqu'elle rencontrait celui qui allait devenir son époux. Le musclé et hâlé Dennis, alors jardinier de profession. Dexter Koons, agent immobilier de 48 ans, doit l'aider à acheter un terrain appartenant à un voisin, un certain Vladimir Andreievich Kurzinovski, qui n'a pas l'air russe le moins du monde et parle un français parfait. Ancien enfant fêru de la poésie de Robert Frost,

Dexter Koons est célibataire depuis que sa femme s'est fait la belle sans jamais plus donner de nouvelles. Il est surtout inconsolable de la perte de son fils Lewis, renversé à 13 ans par une voiture. Dans ses bureaux de West Hollywood, Koons peut heureusement compter sur l'aide de Rachel, qui l'accompagne parfois pour se baigner dans le Pacifique. Ou sur celle de Don, un ami d'enfance avec lequel il allait jadis écouter les New York Dolls en concert...

On sait l'auteur d'*Aloysius* (Buchet-Chastel, 2001, repris au Rocher) et d'*En haut des marches* (Seuil, 2007) particulièrement doué pour distiller dans ses livres le mystère et la bizarrerie. Dans l'ambitieux *Reconquêtes*, qui quitte parfois le sol des Etats-Unis pour s'offrir çà et là des excursions à Tel-Aviv ou à Paris, dans les environs de la Plaine-Monceau, il excelle encore à parler de l'exil et de l'abandon, à mettre en scène une série de personnages ayant tous au fond d'eux leur lot de manques et de regrets.

ALEXANDRE FILLON

Fabrice Pataut

Reconquêtes

PIERRE-GUILLAUME DE ROUX

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-3637-1010-9

SORTIE : 18 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN France

Toute honte tue



C'est toujours un moment émouvant quand un écrivain donne un livre qu'il portait depuis longtemps. On a aimé la **Laurence Tardieu** de *Puisque rien ne dure* ou du *Jugement de Léa*, la sensibilité palpitante avec laquelle elle animait des histoires souvent tragiques. Dans *La confusion des peines*, on rencontre Laurence. Et on la reconnaît, mais dans une sobriété nouvelle qui densifie les mots qu'elle pose avec courage, l'un après l'autre, comme les lourds pavés d'un chemin douloureux.

Elle dit qu'il lui a fallu d'abord écrire d'autres livres, « *plus doux* », « *plus feutrés* », mais on a plutôt le sentiment que, au contraire, la voilà, à 38 ans, dans cette force calme qui naît quand on a passé un obstacle qu'on avait toujours cru infranchissable. Celle d'avoir enfin trouvé les

ressources de s'extraire des sables mouvants du silence dans lesquels elle s'était progressivement enlisée depuis 2000, année où son monde, choyé, privilégié, s'est brutalement effondré, où sa mère est morte en quelques mois d'une tumeur au cerveau à 59 ans et son père « *polytechnicien, cultivé,*

passionné de musique et de littérature » a été envoyé en prison. Ecrire froidement ce fait : « *Mon père, un des directeurs de l'ex-Compagnie générale des eaux, a été condamné pour corruption à vingt-quatre mois de prison dont six mois ferme en décembre 1997 par la cour d'appel de Saint-Denis de La Réunion.* »

Laurence Tardieu sait que pour soulever la chape qui l'opresse, elle doit écrire dans les angles morts des secrets. Tuer le silence d'abord, puis la honte, venue plus tard, qui n'était pas celle de la chute, mais celle de ne rien oser en dire.

Cette « lettre au père » est d'autant plus poignante que, contrairement à celle de Kafka, elle est destinée à être lue par son destinataire, que ce père-là est vivant, et qu'elle n'a pas attendu – ce qu'en bonne fille docile et bien élevée elle aurait dû faire – sa mort pour la publier. Mais ce livre est une déclaration d'amour et non un règlement de comptes. Un acte d'insoumission qui est un affranchissement.

V. R.

Laurence Tardieu

La confusion des peines

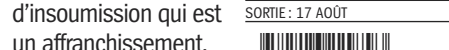
STOCK

TIRAGE : 17 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-226-22979-3

SORTIE : 17 AOÛT



26 AOÛT > ROMAN France

La lenteur de l'avenir

Après L'ami Butler et Dans les ombres sylvestres, Jérôme Lafargue publie un troisième titre chez Quidam, L'année de l'hippocampe.



Dans les ombres sylvestres (Quidam éditeur, 2009), le deuxième roman de Jérôme Lafargue, que l'on a découvert avec *L'ami Butler* (Quidam éditeur, 2007, prix Initiales), mettait déjà en scène un solitaire sans attaches. C'est également aujourd'hui le cas de Félix Arramon, le narrateur de *L'année de l'hippocampe*. Atteint d'une lassitude mentale et physique qui l'a poussé à laisser tomber toute activité, le héros de Lafargue s'est donné un an pour décider. Un an à écouter « *un disque, un seul, chaque jour* ».

Au volant de sa vieille 2 CV, il est venu prendre possession de la bicoque de sa défunte grand-mère dans un petit village au bord de l'océan. Notre homme a emporté avec lui le strict nécessaire. Une chaîne hi-fi, des enceintes, un ordinateur, un iPod et une planche de surf. Il n'est pas complètement isolé du monde, n'a rien contre les sorties et les rencontres.

Le café local, où « *trois grossières tables en bois se*

tiennent à bonne distance d'un comptoir en rondins », a pour nom L'Auberge Bredouille. Sa plus proche voisine est une jolie traductrice, Laure, dont le fils Aloïs chasse les arcs-en-ciel. Félix converse également de temps à autre avec son ami Tim, qui n'a pas mis le nez dehors depuis deux ans et qui lui explique que l'hippocampe est l'être vivant le plus lent du monde.

Les jours passent tandis que Félix, trentenaire né un 1^{er} mai, songe à s'offrir un ukulélé. Qu'il tombe amoureux de Cigale, la jeune sœur de Laure. Qu'il lit Forton, Gadenne, Guérin, Augéras ou Hardellet. Qu'il écoute Pale Fontains, Band of Horses, Ride, Grateful Dead, Arvo Part ou Beethoven. Le lecteur apprend peu à peu qu'il a pas mal bourlingué, qu'il a été le témoin d'atrocités. Avant de prendre la large, Félix a été un « *trompe-la-mort* », il a dû quitter un « *pays maudit* » qui l'a « *achevé* »...

Toujours aussi singulier et intéressant, Jérôme Lafargue emporte à nouveau l'adhésion avec le portrait senti d'un homme à la recherche d'un second souffle. AL. F.

Jérôme Lafargue

L'année de l'hippocampe

QUIDAM ÉDITEUR

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 292 P.

ISBN : 978-2-915018-61-5

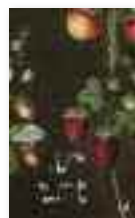
SORTIE : 26 AOÛT



8 SEPTEMBRE > ROMAN Allemagne

Fruits rouges du souvenir

Comment vivre avec sa mémoire, qu'elle soit pleine ou vide ? Telle est la question que sonde cet étrange et beau roman.



Outre-Rhin, on la compare à Virginia Woolf dans sa manière singulière de saisir le bourdonnement de la pensée et de la sensation. Elle s'appelle **Katharina Hacker**, elle est née en 1967, et c'est une des voix prometteuses de la littérature allemande contemporaine.

Comment des fraises peuvent-elles être l'objet de tant d'attention de la part d'un romancier ? se demande-t-on, intrigué par le titre de son dernier roman. Réponse dès les premières pages. Anton, médecin berlinois, s'inquiète des premiers symptômes de la perte de mémoire de sa mère, Hilde. Elle a pleuré au téléphone quand elle a compris que, pour la première fois, elle avait oublié de planter ses fraises. Un rituel de printemps qui remonte à l'enfance d'Anton. Cette année, Hilde se retrouve devant des pots de confiture aussi vides que sa propre mémoire. Le monde dans lequel elle vivait se délite, et dans sa tête c'est l'obscurité totale : « *C'était un contact désagréable comme quand on touche un endroit blet sur une*



pomme qu'on avait crue intacte. » Pour Anton, le dilemme se pose, cruel : va-t-il lui faire croire qu'elle n'a pas oublié de les planter ou lui dire la vérité ? A-t-on le droit de vouloir consoler quelqu'un avec un mensonge ? Une question cruciale qui traverse le roman et lui fournit toute sa tension dramatique. D'autant que, la vérité, Anton y est confronté toute la journée avec les patients de son cabinet médical. Une trouée de lumière vient pourtant éclairer sa vie solitaire. Il vient de rencontrer Lydia, une jeune femme médecin elle aussi, qui a une petite fille dont le père est Rüdiger, un ancien légionnaire qu'elle refuse de revoir. Rüdiger a un ami, Martin, au passé douloureux et violent, comme lui, qui suit Lydia et Anton partout, jusque dans le petit village où habite la mère d'Anton. Tous deux sont

des êtres vaincus qui « *avaient appris qu'il n'existait aucun endroit où ils pouvaient rentrer comme si rien n'était arrivé. La défaite excluait le retour et chacun restait avec soi* ». La romancière multiplie les points de vue narratifs, passant de l'inquiétude d'Anton aux absences de Hilde et à la folie de Martin. Le lecteur doit cheminer parmi les courants de conscience, les sensations des uns et des autres comme parmi les allées des fraisiers. Le livre court vers la scène finale, où tous les personnages sont réunis pour une cueillette de fraises mémorable. Aux antipodes de celles, idylliques, qu'Anton a connues, enfant. Les fraises sont des métaphores du souvenir. Les fruits vivaces, d'une belle couleur rouge et luisante, se sont désagréés, entamés par des limaces « *obscènes et désespérées* », secrétant leur atroce mucus. Ce livre fort et âpre sur le souvenir ne se laisse pas aimer au premier abord, mais il sonne juste et résonne longtemps.

FABIENNE JACOB

Katharina Hacker
Les fraises de la mère d'Anton
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR MARIE-CLAUDE AUGER
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 168 P.
ISBN : 978-2-267-02210-0
SORTIE : 8 SEPTEMBRE



9 782267 022100

25 AOÛT > RÉCITS Inde

Une Inde en miniature

Une ville imaginaire, de petites gens aux problèmes réels, tout le talent de conteur social d'Aravind Adiga.



Kittur est une petite ville indienne imaginaire, mais on a l'impression de la connaître. De fait, si l'on en croit les précisions géographiques que se plaît à nous fournir Aravind Adiga, c'est une copie miniature de Goa, les junkies étrangers en moins. Un microcosme situé au sud, sur la côte de Malabar, dans l'Etat du Karnataka, où cohabitent les hindous, largement majoritaires, les musulmans, assez en retrait (Ziauddin, le petit voleur, refusera de se laisser embrigader par une vague organisation terroriste), et même pas mal de chrétiens, gravitant autour des écoles héritées de l'époque coloniale portugaise.

Mais surtout, à Kittur comme dans toute l'Inde, le système des castes, bien qu'officiellement supprimé, régit encore les rapports sociaux, le monde du travail, les mariages. Les personnages d'Aravind Adiga sont en majorité des *hoyka*, des « basses-castes » industriels qui détestent les brahmanes, présentés comme des bons à rien prétentieux qui ont perdu tout pouvoir écono-



mique dans l'Inde nouvelle. On trouve aussi quelques *bunts*, descendants des anciens seigneurs féodaux, recyclés dans le business. Bien que située durant les années 1984-1991, c'est-à-dire entre l'assassinat du Premier ministre Indira Gandhi et celui de son fils et successeur Rajiv, la réalité dépeinte par l'écrivain indien demeure très actuelle. On ne bouleverse pas en quelques décennies 5 000 ans d'histoire ! *Les ombres de Kittur*, deuxième livre de l'auteur du génial *Tigre blanc* (Booker Prize 2008, publié chez Buchet-Chastel), n'est pas exactement un roman, mais une collection de 16 histoires cen-

trées sur des points stratégiques de la ville (la gare, l'école St-Alfonso, le marché au sel...) et sur des personnages emblématiques et attachants, comme « Xerox » Ramakrishna, le bouquiniste photocopieur qui continue à vendre, au péril de sa vie, *Les versets sataniques* de Salman Rushdie, toujours interdit en Inde, ou encore George D'Souza, le démonteur, devenu jardinier-chauffeur et homme à tout faire par amour pour la belle, riche et délaissée Mme Gomes, mais qui perdra tout parce qu'il est incapable de rester à sa place. Cette place que les dieux sont censés avoir décidée pour les hommes, et qu'ils doivent tenir.

On retrouve ici tout le talent d'Adiga, sa verve sociale, son regard sans concession sur son pays, et notamment l'extrême férocité qui règne entre ses compatriotes, même les plus humbles. En Inde plus qu'ailleurs, on est toujours l'inférieur de quelqu'un. Et même Murali, le brahmane devenu communiste, n'y peut rien changer. J.-C. P.

Aravind Adiga
Les ombres de Kittur
BUCHET-CHASTEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)
PAR ANNICK LE GOYAT
TIRAGE : 4 600 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 360 P.
ISBN : 978-2-283-02432-4
SORTIE : 25 AOÛT



9 782283 024324

18 AOÛT > PREMIER ROMAN Italie

Il Cantante

Le cinéaste italien **Paolo Sorrentino** signe un premier roman exubérant et réussi.



On connaît le cinéaste. Ses films *Il Divo*, *L'ami de la famille* ou *Les conséquences de l'amour*. A la rentrée, Paolo Sorrentino sera doublement présent. Sur les écrans avec *This Must be The Place*, son dernier long-métrage présenté au Festival de Cannes, où Sean

Penn affiche de faux airs de Robert Smith. Et en librairie avec un premier roman décoiffant, *Ils ont tous raison*, qui sort dans la collection « Les grandes traductions » d'Albin Michel.

Tony Pagoda, alias Tony P., a « quarante-quatre années bien chargées, bien féroces au compteur, mais inutile de les compter, elles se comptent bien toutes seules ». Né à Naples, le héros de Sorrentino est un chanteur qui fume trop de Rothmans, boit beaucoup de gin et consomme « allègrement » de la cocaïne depuis vingt ans. Selon lui, « les gens en prennent pour se sentir quelqu'un d'autre, alors que ça ne sert qu'à une chose, te ramener constamment à toi-même ». Le 29 décembre 1979, il s'est produit à New York, a rencontré Frank Sinatra avant de se

faire voler sa bague « à treize briques » par des prostituées. Tony connaît l'importance de la parole et des adjectifs dans la séduction. Inconsolable du départ de son grand amour, Béatrice, une gymnaste professionnelle, il a ensuite épousé Maria. Laquelle est devenue « une paupiette farcie d'angoisse », veut divorcer et le trouve superficiel.

Monsieur, pour qui « la vie n'est qu'un fabuleux casage de couilles », porte un manteau en poil de chameau et des mocassins. Il roule en Cadillac rouge décapotable, trouve que la boîte automatique est juste bonne pour « les Américains obèses, qui vont travailler en survête, rentrent à la maison en survête et restent en survête, évidemment, chez eux »... Paolo Sorrentino pratique un cinéma saturé d'images. En littérature, il a choisi de ne pas être avare de mots, de digressions, d'éruptions. Les chapitres ciselés d'*Ils ont tous raison* ressemblent à des plans. L'Italien prouve à chaque page qu'il a du souffle, de la verve.

AL. F.

Paolo Sorrentino
Ils ont tous raison
ALBIN MICHEL

TIRAGE : 11 000 EX.
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR FRANÇOISE BRUN
PRIX : 21,50 EUROS ; 350 P.
ISBN : 978-2-226-22979-3
SORTIE : 18 AOÛT



9 782226 229793

24 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Héros malgré lui

Découvert grâce à son roman *A marée basse*, l'Américain Jim Lynch confirme son originalité avec *A vol d'oiseau*.



A marée basse (éditions des Deux Terres, 2008, repris au Livre de poche), le premier roman de Jim Lynch, imposait un ton et une sensibilité. L'Américain y racontait l'adolescence de Miles, un garçon de 13 ans qui grandit dans une baie de l'Etat de Washington. Avec

A vol d'oiseau, le voici qui change à la fois de registre et de décor.

L'action de ce livre étonnant se situe à la frontière qui sépare les Etats-Unis du Canada. Brandon Vanderkool, le héros principal de Lynch, est un peu à côté de ses pompes. Colosse un peu spécial, Brandon est parfois surnommé « *Super Dingo* » ou « *Big Bird* ». Il faut dire qu'il peut reconnaître les oiseaux à l'oreille et reproduire leur chant.

Par miracle, au vu de son parcours scolaire, Brandon a réussi à intégrer la police des frontières où il traque désormais les clandestins. Il habite toujours chez son père, Norm, qui est à la tête d'une exploitation laitière de dix-sept hectares et se déclare favorable au port d'armes. Sa mère, Jeanette, perd peu à peu la boule. Il lui arrive ainsi d'affir-

mer que « les autruches cherchent de l'eau quand elles enfoncent la tête dans le sable », que « tous les ours polaires sont gauchers ».

Dans les parages, ne pas manquer Wayne Rousseau. Professeur de sciences politiques à la retraite – doublé d'un « irrévérant spécialiste des citations » –, celui-ci se passionne pour Edison et a décidé de refaire lui-même les grandes inventions. Sa fille cadette Madeline, elle, cultive les plants d'un fumeur de hasch local. Quant à Sophie Winslow, la masseuse que tout le monde consulte, elle mérite haut la main le titre de reine des commères ! Par un concours de circonstances qu'on ne dévoilera pas ici, Brandon Vanderkool a permis de déjouer les plans d'un terroriste. Ce personnage tout droit sorti d'un roman de Steinbeck se retrouve du jour au lendemain propulsé héros malgré lui... Drôle, touffu, plein de digressions et de portraits, *A vol d'oiseau* séduit avec son mélange délirant des genres et sa manière de peindre les contours d'une autre Amérique.

AL. F.

Jim Lynch
A vol d'oiseau
LES DEUX TERRES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ETATS-UNIS) PAR JEAN ESCH
TIRAGE : NC
PRIX : 22,50 EUROS ; 432 P.
ISBN : 978-2-84893-099-2
SORTIE : 24 AOÛT



9 782848 930992

31 AOÛT >

ALBUM JEUNESSE France

La beauté cachée des laids



Il leur manque des bras et des jambes, leur tête est difforme, leur corps est colossal ou lilliputien. Pourtant, par la grâce du dessin d'Emmanuelle Houdart et du texte de Marie Desplechin, la

femme à barbe, l'homme-tronc et les sœurs siamoises se transforment en êtres féeriques et fascinants. Au vestiaire, la laideur ! Seule la poésie gagne son ticket d'entrée pour la piste aux étoiles de cet étrange cirque où nous invite cet album époustouflant. Sur la page de droite, le dessin du « freak », dont la monstruosité est à la fois rehaussée et atténuée par un habit de lumière, un costume chamarré et brodé de roses, de papillons ou de mains d'enfants. Sans oublier la luminosité raffinée des couleurs à l'ancienne de la palette d'Emmanuelle Houdart. Sur la page de gauche, un texte, tendre et espiègle, qui relate le destin du monstre. La difformité irait-elle de pair avec une vie triste et mome ? Oh, que nenni ! Les sœurs siamoises, Consolacion et Espérance, sont si jolies qu'on ne sait où va notre préférence : pour notre « double émerveillement, elles allaient toujours par deux ». Elles finissent par être séparées grâce à l'habile scalpel d'un chirurgien brésilien et par mener une carrière brillante. Quant au musicien Pavel, l'homme-tronc, il ne peut s'empêcher de raconter des bobards, car « la réalité ne lui suffisait pas. Il fallait qu'il l'augmente ». Il finit par être remarqué par un imprésario de Las Vegas.

Aux oubliettes, les idées reçues ! Elles n'ont pas cours dans cet album. Qui a dit qu'une femme à barbe serait moins féminine qu'une autre ? Avec sa soyeuse barbe couleur de châtaigne, Gerda appâte tout ce que le village compte de mâles. Muré dans la solitude de son immense taille de colosse, Alex en pince pour la lilliputienne Farida, la femme du lanceur de couteaux. Quand, dans son numéro, il jongle avec les robes de poupée de sa bien-aimée, le public sur les gradins ne peut s'empêcher d'essuyer une larme. Dans cette galerie de Circassiens hors normes, le XXXL côtoie le XXXS, et le merveilleux le monstrueux. Les enfants à qui l'on va offrir cet album sont de fieffés veinards. Les parents qui vont l'acheter aussi d'ailleurs...

F. J.

Marie Desplechin
(texte) et
Emmanuelle
Houdart (dessin)

Saltimbanques

THIERRY MAGNIER

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 18,90 EUROS ; 48 P.
ISBN : 978-2-36474-000-6
SORTIE : LE 31 AOÛT



9 782364 740006

18 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Etrangers en ce monde

A travers deux générations d'Américains, dont un couple de réfugiés d'Éthiopie, une histoire d'exil et d'incompréhension. Le deuxième roman de Dinaw Mengestu.



Le sentiment d'être étranger, la brutalité sourde de l'intégration au rêve américain, la frontière poreuse entre le mensonge et la fiction... *Ce qu'on peut lire dans l'air*, le deuxième roman de Dinaw Mengestu, offre une nouvelle variation, à la fois plus ample

et plus intime, autour des thèmes qui traversaient déjà *Les belles choses que porte le ciel*, son épatant premier roman, sorti en 2007, où il mettait en scène, à Washington, des personnages issus de la diaspora africaine récente.

Dans un montage parallèle, on suit ici le naufrage de deux couples à trente ans d'intervalle. L'histoire débute avec le voyage en voiture de Yosef et Mariam, les parents du narrateur, Jonas Woldemariam, sur la route qui doit les mener de Peoria (Illinois) à Nashville (Tennessee). « *Ils n'avaient pas qualifié ce voyage de vacances, mais c'était seulement parce que ni l'un ni l'autre ne se sentaient à l'aise avec l'expression lune de miel qui, en réunissant deux mots sans aucun rapport et dont ils comprenaient le sens pris séparément, semblait suggérer – par cette association – un luxe qu'aucun des deux n'était prêt à ac-*



cepter. Ils n'étaient pas jeunes mariés mais, après trois années de séparation, ils ne se connaissaient plus. » Etrangers, ces deux-là le sont autant l'un pour l'autre que dans ce pays où ils ne sont pas nés, le père ayant fui l'Éthiopie avant que sa femme ne le rejoigne dans le Midwest. L'exil de chacun à l'intérieur du couple crée entre eux une incompréhension irréductible.

Trente ans après ce voyage calamiteux, qui laissait augurer les années de guerre conjugale à venir, le fils unique de ce couple, récemment divorcé, refait la route tout en repassant en mémoire les trois années de son mariage avec Angela, jeune avocate rencontrée dans un centre pour réfugiés du sud de Manhattan, où ils travaillaient tous les deux.

Angela reproche à son mari de ne rien exprimer de ce qu'il pense et ressent. Mais s'il s'épanche peu, Jonas s'épanouit en revanche en racontant des histoires : il commence par réécrire les dossiers des

demandeurs d'asile du centre de réfugiés en ajoutant des détails pour rendre leurs histoires plus dramatiques ou plus plausibles. Plus tard, devant les étudiants de l'école privée où il enseigne la littérature anglaise, il inventera l'histoire du départ d'Éthiopie de son père. Au point de finir par ne plus savoir lui-même démêler le récit ou le souvenir avéré de la reconstitution falsifiée.

Il y a beaucoup de violence, sous toutes ses formes, dans ce roman : sociale, raciale, privée, mais elle est toujours décrite, placidement, mine de rien. C'est la signature délicate de Dinaw Mengestu, que le *New Yorker* a inclus l'année dernière dans sa liste des vingt écrivains américains âgés de moins de 40 ans les plus prometteurs. La plus grande violence du livre est peut-être d'ailleurs cette mélancolie discrètement infusée. Ce fiasco progressif

dont le romancier excelle

à décrire l'immatérialité.

Ces tensions, comme de

l'électricité statique : signes

avant-coureurs d'une dispute, minuscules

points de rupture... Mais aussi, appliquée

doucement en baume sur ces vies de solitude, la certitude

qu'il reste toujours une trace de ce qui a été

vécu et partagé. V. R.

Dinaw Mengestu

Ce qu'on peut lire dans l'air

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR MICHELE
ALBARET-MAATSCH

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-226-22977-9

SORTIE LE 18 AOÛT



9 782226 229779

18 AOÛT > HISTOIRE Espagne

Paris libéré, Paris liberada !

Evelyn Mesquida raconte l'histoire des républicains espagnols de la 2^e DB. Un récit héroïque préfacé par Jorge Semprún.



Le 24 août 1944, les premiers soldats de la 2^e division blindée à entrer dans Paris furent des Espagnols. Des vaillants combattants républicains qui avaient pris les armes depuis 1936 et que l'histoire en France a oubliés. Ces soldats de la 9^e compagnie, la Nueve, de Gaulle les avait salués puis congédiés d'un « la guerre est terminée ». Il restait une guerre plus souterraine à gagner, celle de la mémoire.

En 2004, la Ville de Paris avait reconnu ces héros, mais pas suffisamment pour que le message soit entendu afin d'être répercuté. Il fallut attendre 2008 et la parution à Barcelone du livre d'Evelyn Mesquida, préfacé par Jorge Semprún, pour que justice soit enfin faite à ces héros délaissés. Mais là encore, l'information se répandait seulement de l'autre côté des Pyrénées.

La traduction de *La Nueve* est donc un signe im-

portant et une reconnaissance. Sur les 160 soldats de cette 9^e compagnie, 144 étaient espagnols. La journaliste et écrivaine a retrouvé les derniers survivants de cette épopée au sein des 16 valides à la fin de la guerre. Parmi eux, le lieutenant Amado Granell, qui fut le premier soldat « français » arrivé à Paris et que l'on voit en compagnie de Georges Bidault, président du Conseil national de la Résistance, en première page de *Libération* le 25 août 1944. Ce sont ces témoignages qui font la valeur de ce livre composé d'un récit, de portraits et de documents.

« *Notre compagnie était différente de toutes les autres.* » Rafael Gómez se souvient lui aussi de cette épopée de près de dix ans qui commença contre Franco et s'acheva sur le « Nid d'aigle » d'Hitler, à Berchtesgaden. Car s'ils restèrent tous des Espagnols, la seule patrie de ces anarchistes, républicains anticléricaux et athées pour la plupart, fut la liberté pour laquelle ils engagèrent leurs vies alors qu'ils n'avaient pas 20 ans.

Dans deux autres ouvrages collectifs (*La mémoire entre silence et oubli*, Presses de l'université de La-val, Québec, 2006, et *Sorties de guerre*, Presses

universitaires de Rennes, 2008), Evelyn Mesquida avait rendu hommage à ces hommes qui finirent souvent oubliés dans leurs villages français ou espagnols.

Journaliste – elle a travaillé trente ans pour le magazine espagnol *Tiempo* –, présidente d'honneur de l'Association de la presse étrangère à Paris et vice-présidente du Club de la presse européenne, Evelyn Mesquida estime que ces républicains espagnols furent plus de 10 000 à avoir participé à la libération de la France,

soit trois fois plus que l'estimation des historiens

français. La parution de ce

livre est donc aussi un acte

moral envers ces hommes

exemplaires que Leclerc

appelait « *combattants de la liberté* ». Et, comme le

dit Jorge Semprún dans sa

préface revue quelques semaines

avant sa mort, quel film cela ferait !

LAURENT LEMIRE

Evelyn Mesquida

La Nueve, 24 août 1944 : ces Républicains espagnols qui ont libéré Paris

LE CHERCHE MIDI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR SERGE UTGÉ-ROYO

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-7491-2046-1

SORTIE : 18 AOÛT



9 782749 120461